Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 106 (1961)
Heft: 5

Artikel: Bilan de la 2e guerre mondiale
Autor: Léderrey, E.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-343050

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 07.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

que prêtent à ces questions les milieux militaires et politiques des Etats-Unis.

Il convient cependant de garder une juste mesure, de ne pas remplacer l'intoxication communiste par une autre et de proscrire notamment les méthodes et les procédés de l'adversaire, ce qui n'est pas facile, car on risque alors de lutter à armes inégales avec lui.

Mais il faut aussi prendre garde de ne pas négliger la guerre qui a lieu pour préparer celle qui n'aura pas lieu.

Colonel-divisionnaire MONTFORT

Bilan de la 2e guerre mondiale

Le capitaine B.H. Liddell Hart va publier incessamment une *Histoire de la seconde guerre mondiale.* Dans l'attente de cette œuvre qui, étant donné les vues originales de l'auteur et sa haute compétence, ne manquera pas de faire sensation, il nous a aimablement autorisé à rendre compte de deux conférences données à l'Université de Londres. Intitulées *The Military Balance-Sheet of World War II*, elles forment en quelque sorte le canevas de l'ouvrage en préparation.

Après avoir débuté par les préliminaires de ce conflit mondial, Lindell Hart l'expose en quatre phases :

1re phase : De la Pologne à la drôle de guerre, qu'il qualifie « hiver des illusions ».

2e phase : De l'attaque de mai 1940 à Dunkerque et à l'armistice conclu avec la France.

3e phase : Les événements de 1941, en Russie, en Afrique du Nord, en Méditerrannée et à Pearl Harbour.

4e phase : De 1942 à 1945.

Suivent deux chapitres consacrés, l'un à un *coup d'œil sur la stratégie anglo-américaine*, l'autre aux *chefs militaires anglo-américains*.

L'exposé de Liddell Hart se fonde entre autres sur l'étude des mémoires des principaux acteurs anglo-américains. Les critiques qu'ils s'adressent mutuellement l'amènent à parler d'une « guerre des généraux ».

Les préliminaires

Pour comprendre l'inertie des Alliés face aux coups de force de Hitler, le conférencier examine la situation telle qu'elle se présentait avant la guerre jugée « non nécessaire » par Churchill.

En 1927, l'*armée française* avait attiré l'attention de Liddell Hart : il avait taxé sa doctrine de dangereuse et, à moins qu'elle ne crée une force mécanisée prête à intervenir avant la masse des conscrits mobilisés, prévoyait qu'elle allait au-devant d'une défaite. De Gaulle, dans son remarquable ouvrage *Vers l'armée de métier*, poussait, lui aussi, son cri d'alarme. C'était en 1934 ; or deux ans plus tard Hitler prenait pied en *Rhénanie*. Une intervention française, rapide et énergique, s'imposait. On perdit du temps en palabres et, avant de recourir à la mobilisation générale, on attendit la décision britannique, laquelle fut négative. Il est avéré maintenant que si un seul coup de feu avait été tiré du côté français, Hitler eût prétexté un malentendu et retiré ses quelques bataillons. Ce coup ne partit pas. La grande préoccupation des Alliés était d'éviter un conflit armé. Aussi lorsque Hitler, en 1938, envahit l'*Autriche* puis le *pays des Sudètes*, eut-on l'air de considérer qu'il s'agissait, pour le Führer, de réparer une injustice. On ne se rendit pas compte qu'il préparait l'investissement de la *Tchécoslovaquie*, occupée par lui l'année suivante. La *Pologne* est dès lors prise dans une mâchoire. Hitler, on le sait aussi, n'avait pas l'intention de la fermer immédiatement. S'il le fit, c'est qu'il considéra

la garantie donnée à ce pays (comme aussi à la Roumanie) comme une provocation. Contre cette garantie insensée, parce que irréalisable, Lloyd George fut le seul à s'opposer. Churchill l'admit tacitement. La suite est connue : dans la première moitié de septembre, la Pologne, qui a imprudemment massé ses forces sur le bout de la langue qu'elle forme, est écrasée et partiellement occupée par les Russes, avec lesquels Hitler, quinze jours plus tôt et à la barbe des Alliés, avait pris la précaution de signer le *Pacte de Moscou*. Le traité répondait aux intérêts des deux signataires : Hitler pouvait se retourner vers l'Ouest sans risquer de devoir combattre sur deux fronts ; Staline, nullement fâché de voir la Wehrmacht s'user à l'ouest, obtenait un délai pour achever ses préparatifs contre... son partenaire.

C'est ainsi, note Liddell Hart, que « le train de la civilisation européenne s'engagea dans un sombre et long tunnel, dont elle déboucha, six années plus tard, sans voir luire le soleil de la victoire ».

La 1re phase de la guerre

En exécution de sa garantie, le 3 sept. 1939 — trois jours après l'attaque de la Pologne — le gouvernement britannique, suivi six heures plus tard par la France, déclare la guerre à l'Allemagne... En moins de neuf mois, l'Europe occidentale est submergée. Aux armées alliées, figées dans la conception de la guerre traditionnelle, Hitler a révélé le *Blitzkrieg*.

Eût-il été possible de mieux *secourir la Pologne* ? Liddell Hart le pense. En 1939, la France et la Pologne pouvaient réunir 130 D. contre 98 D. allemandes, dont 35 à l'entraînement. Sur les 43 D. de la Wehrmacht affectées à la défense de la frontière occidentale, 11 seulement de l'active étaient bien équipées et suffisamment entraînées, alors que l'E.-M. français envisageait de déployer 85 D. Rien d'étonnant à ce que, de l'avis de généraux allemands, interrogés après guerre, leur front eût été rompu par une intervention rapide de l'adversaire.

Un plan de mobilisation désuet ne la permit pas : il prévoyait que le succès de l'offensive dépendait de l'entrée en action de la masse d'artillerie lourde, prête seulement le 16e jour. De Pétain à Gamelin, tous les grands chefs avaient préparé la guerre... de 1918 et le gouvernement estimait que le moyen le plus efficace, comme aussi le plus économique d'assurer la défense nationale, résidait dans une armée fondée sur une vaste conscription... sans parler de la ligne Maginot.

Outre-Manche, en 1937, certains éléments progressistes estimaient que la meilleure contribution à la défense du continent serait l'intervention rapide d'une forte aviation et de 2 ou 3 D. blindées. Cette judicieuse conception fut abandonnée après Munich : cédant à la pression de la France, on introduisit la conscription qui allait augmenter les effectifs, mais diminuer la contribution de la Grande-Bretagne.

Lorsque la guerre fut déclarée, on envoya 4 D. en France et 55 s'entraînèrent à la guerre classique. En mai 1940, 13 D. inf. se trouvaient sur le continent. On peut imaginer le rôle qu'auraient pu jouer 2 ou 3 D. blindées, si l'on songe qu'une seule Br. blindée, par sa contre-attaque vers Arras, réussit à retarder les mouvements des Pz. D. contre Lille et Dunkerque.

La 2e phase de la guerre

Six mois durant, après l'écrasement de la Pologne, ce fut la « drôle de guerre », période consacrée par les Alliés à l'élaboration de plans qualifiés par Liddell Hart de fantaisistes, vu que, à son avis, ni la France, ni la Grande-Bretagne, n'eussent pu, à elles seules, venir à bout de l'Allemagne. Restait l'espoir de voir Hitler soulager leur front en se retournant contre l'URSS.

Ce vœu fut réalisé en été 1941. Il l'eût été plus tôt sans la maladresse des Alliés. Dès septembre 1939, en effet, *Churchill*, premier lord de l'amirauté, avait conçu une action énergique dans les eaux territoriales de la Norvège, à l'intention de couper le ravitaillement du Reich en fer suédois.

Il envisageait une riposte allemande, mais estimait que les Alliés avaient plus à gagner qu'à perdre d'une attaque de de côté-là. En se développant, cette opération devait aboutir à la création d'une menace sur le flanc Nord de la Wehrmacht.

Dès qu'il eut connaissance des préparatifs de l'expédition, Hitler — jusqu'alors décidé à respecter la neutralité de la Norvège, qu'il estimait avantageuse — résolut de les déjouer et, le 9 avril 1940, s'emparait des principaux ports de l'Altantique, dont les Alliés ne parvinrent pas à le déloger. Les utilisera-t-il pour une attaque de la Grande-Bretagne ? Non, car il n'a pas renoncé à conclure la paix avec elle et pense que le meilleur moyen d'y parvenir consiste à battre la France.

Si son plan primitif, conçu sitôt après le refus de ses propositions de paix, consécutives à l'écrasement de la Pologne avait été exécuté, il eût vraisemblablement échoué devant le gros des forces franco-britanniques. Mais il l'entreprit un mois trop tard et bien qu'il les eût complètement surprises — alors que leur gauche tendait vers Anvers et que leur droite pivotait autour de la charnière mal gardée des Ardennes — il ne réussit pas à ébranler la Grande-Bretagne.

La traversée de la *région boisée* des Ardennes avait été déclarée impraticable aux chars; aussi n'avait-on pas jugé à propos de barrer par des mines les voies d'accès à la Meuse. Sous prétexte de les garder ouvertes pour la cavalerie, on refusa même l'autorisation d'établir des abattis et l'on pensait que la rivière elle-même ne serait pas franchie avant une semaine, délai suffisant pour amener des réserves. Celles-ci se trouvaient inutilement réparties sur un vaste front s'étendant de la Méditerrannée à la mer du Nord.

Or, le 13 mai 1940, 7 Pz. D. avaient forcé la Meuse. Sans même laisser à l'infanterie le temps d'intervenir, elles foncent sur la Manche, à travers les arrières des Alliés, acculent les Britanniques à Dunkerque, où ils se rembarquent, et mettent la Belgique hors de combat. Une bonne partie des forces françaises capitule également : ce qu'il en reste sera incapable d'arrêter la ruée allemande vers le Sud-Ouest.

En ce qui concerne les *chars*, on a peine à croire que la France en était plus richement dotée que l'Allemagne et de types pour le moins d'égale valeur. C'est pour les avoir mal utilisés, par paquets, comme en 1918, qu'on les condamna à jouer un rôle secondaire. Non sans quelque satisfaction, Liddell Hart constate l'exactitude de ses vues. Si la France et la Grande-Bretagne les avaient admises, douze ans plus tôt, si elles avaient organisé et entraîné à temps des unités blindées et motorisées — comme le fit Guderian, lequel s'est proclamé l'élève et le disciple du capitaine B.H. Liddell Hart — il est certain qu'elles eussent affronté la Wehrmacht dans de tout autres conditions.

Comment le *rembarquement de Dunkerque* fut-il rendu possible ? Liddell Hart rappelle que Weygand y était opposé, mais estime qu'il est exagéré d'attribuer le succès de cette opération au seul commandant des forces britanniques, *lord Alanbrooke*. C'est en premier lieu, à *Hitler* qu'on le doit : dès le 27 mai et durant trois jours, il suspendit la poursuite des Pz. D. La raison en aurait été la contre-attaque, vers Arras, de la Br. blindée mentionnée plus haut.

Un autre délai précieux fut accordé à Alanbrooke pour ramener ses forces, hors d'atteinte, sur Dunkerque. Il le doit à un personnage injustement décrié en France et en Grande-Bretagne, le *roi Léopold*. Si celui-ci avait abandonné son armée le 25 mai, comme le désirait Churchill, celle-ci se serait vraisemblablement rendue sur-le-champ, à l'instar des forces hollandaises, lors du départ de la reine Wilhelmine. En continuant, jusqu'au 27, à supporter tout le poids de l'attaque allemande par le Nord, Léopold a permis aux Britanniques d'échapper à l'encerclement.

La 3e phase de la guerre

Le Führer, il est intéressant de le noter, répugnait à attaquer la Grande-Bretagne et l'Empire britannique. De ces « éléments stabilisateurs dans le monde » il espérait se

faire des partisans, avec lesquels il fallait d'abord conclure la paix. Ainsi s'explique le mois de répit qu'il leur accorda. C'est le 20 juillet seulement que fut discuté un plan d'invasion. S'il avait été exécuté immédiatement après la chute de la France — vu le désarmement des troupes récupérées du continent et l'éloignement de la marine de guerre, envoyée loin dans le Nord pour la soustraire à la Luftwaffe — un débarquement aurait eu quelque chance de réussite. C'est cependant la R.A.F. qui à elle seule sauva la Grande-Bretagne. Le danger n'en subsistait pas moins de voir l'île bloquée par une action aéro-navale.

A ce propos, notons que l'amiral *Raeder* avait insisté à plusieurs reprises pour que l'on paralysât indirectement la Grande-Bretagne en tenant la Méditerrannée, où, depuis l'entrée en guerre de Mussolini, les possessions britanniques se trouvaient dans une situation dangereuse. Toutefois Hitler ne tenta jamais sérieusement de prendre pied à Gibraltar, à Malte ou à Suez. Seul le problème russe le précocupait. Pousser plus loin vers l'Ouest, avant d'avoir écarté cette menace à dos, eût été risqué. En outre, s'il battait les Russes, les Britanniques ne seraient-ils pas plus accessibles à ses propositions de paix ?

L'*invasion de la Russie* fut envisagée le 20 juillet, en même temps que celle de la Grande-Bretagne, et c'est la faillite de celle-ci qui, le 30 sept., engagea Hitler à mettre au point le plan Barbarossa exécuté dès le 22 juin 1941. Celui-ci ne prévoyait que la rencontre de 200 D. qui seraient mises hors de combat à mi-août. Elles ne furent que repoussées, ainsi que 160 D. avec lesquelles on n'avait pas compté.

En moins d'un mois, les forces blindées du Reich avaient couvert les 3/4 du chemin conduisant à Moscou. *Guderian* insistait pour que, sans attendre l'arrivée de l'infanterie, on l'autorise à pousser sur la capitale. L'eût-il atteinte en temps utile ? L'état de ses moteurs l'eût-il permis ? C'est douteux, mais c'était une chance à courir qui lui fut refusée. Aussi lorsque la Wehrmacht, freinée par la pluie et la boue sur

un réseau de routes — qui, s'il avait eu la densité et la qualité de celui de l'Ouest eût permis une invasion de la Russie encore plus rapide que de la France — se vit-elle définitivement arrêtée par la résistance tenace des défenseurs, secondée par un hiver rigoureux (dont elle ne se remit jamais complètement). Il est cependant douteux que les Russes eussent pu rétablir la situation sans l'arrivée de troupes sibériennes réservées face au Japon. Or, de ce côté-là, il n'y avait plus de menace depuis que le mikado était accaparé par les Anglo-Américains. Ceux-ci, à l'effet de l'obliger à évacuer l'Indochine avaient mis l'embargo sur son ravitaillement en essence. Cette mesure prise par Roosevelt et Churchill favorisa donc l'arrêt de la Wehrmacht et le dégagement de Moscou, mais elle provoqua aussi, le lendemain 7 déc. 1941, la surprise de la flotte américaine du Pacifique, décimée à Pearl Harbour.

La 4e phase de la guerre

Front russe. L'entrée en lice des E.-U. coïncidant avec l'échec de la Wehrmacht marque le tournant de 1941 à 1942. Ces événements laissent présager une issue de la guerre à laquelle Hitler — qui espère une brouille entre les Alliés et surtout attend avec impatience l'intervention de ses « armes secrètes » — se refuse à croire. Sa deuxième offensive, en 1942, s'est achevée par l'investissement de la 6. A. à Stalingrad. A peine a-t-elle capitulé, en 1943, qu'il en entreprend une troisième, écrasée à Koursk, en une semaine.

Le rôle important joué, dans les succès russes, par les *forces navales* est souligné par Liddell Hart. En 1941, l'obligation de garder les côtes étendues face à la Grande-Bretagne avait contraint Hitler à n'engager que 70 % de ses forces sur le front de l'Est, alors que ce dernier, l'année précédente, en avait absorbé 95 %. Cette disproportion ira en augmentant. En 1944, la crainte d'un débarquement en France avait, sur le front russe, privé la Wehrmacht de la moitié de ses effectifs.

Afrique du Nord. Mussolini est entré en guerre. Sa flotte

est maîtresse de la Méditerrannée. La Grande-Bretagne ne se sent pas encore tout à fait hors de danger. Churchill n'en a pas moins le courage d'envoyer des renforts à *Wavell*, en train de conquérir l'Afrique occidentale italienne. Il y serait vraisemblablement parvenu si Churchill, changeant d'idée, ne l'avait arrêté pour diriger une partie de ses forces sur la Grèce, à l'intention de créer, dans les Balkans, une base d'attaque contre le flanc Sud de la Wehrmacht. Or celle-ci, qui venait d'envahir la Yougoslavie, et la Grèce, accula les Britanniques à un nouveau Dunkerque et leur enleva la Crête.

Cet intermède avait été utilisé par *Rommel* pour débarquer à Tunis avec des unités blindées. A mi-avril 1941, il rejette la 8. A. britannique sur l'Egypte. Après quelques mouvements en pendule, Rommel, à la fin de juillet, repousse définitivement Wavell sur la porte du canal de Suez, El Alamein, où il cède la place à *Auchinleck*. Celui-ci, s'étant refusé à reprendre l'offensive avant d'avoir reçu des renforts, fut remplacé par *Alexander* et Churchill confia le commandement de la 8. A. à *Montgomery*. Les moyens lui furent si peu ménagés que Liddell Hart — sans rien enlever au mérite du vainqueur d'El Alamein — qualifie la lutte qui s'y déroula du 24. 10. au 4. 11. 42 de bataille d'usure. Il estime en outre qu'une poursuite immédiate et moins prudente eût empêché Rommel de rallier les éléments allemands et d'échapper vers l'Ouest. Quoi qu'il en soit, trois semaines plus tard, au moment où les Alliés prennent pied au Maroc et en Algérie, la 8. A. britannique atteint les frontières de la Tripolitaine. A la fin de janvier 1943, elle aborde la Tunisie, où les forces de l'Axe se verront coincées avec le concours de la 7. A. américaine, surgie de l'Ouest.

Extrême-Orient. Leur succès de Pearl Harbour, les Japonais l'ont exploité et ont occupé un certain nombre d'îles du Pacifique : Midway, Malaya, Bornéo, les Philippines et les Indes occidentales hollandaises. Ils ont aussi confirmé la crainte du Chef de l'E.M. impérial, le gén. *Dill*, remplacé cinq jours

plus tôt par le gén. *Alanbrooke* pour avoir désapprouvé la préférence accordée à l'Egypte au détriment de *Singapore*, base maritime qui, attaquée par terre, fut enlevée le 26. 2. 42 à la Grande-Bretagne.

Entre temps, les Japonais avaient allongé outre mesure leurs communications, ouvert un éventail trop large pour les forces d'occupation dont ils disposaient. La réaction américaine ne tarda pas à le leur faire sentir. Coup sur coup, en mai, ils perdaient deux batailles décisives : l'une dans la *mer de Corail*, l'autre vers *Midway*. Celle-ci offre l'exemple, unique dans l'histoire, remarque Liddell Hart, d'une lutte sur mer menée uniquement par l'aviation, sans que les navires, qui du reste ne se virent pas, aient tiré un seul coup de canon. La perte de cinq porte-avions consacra la fin de la puissance aéro-navale du mikado.

Dès l'automne de 1943, le *gén. McArthur* et l'*amiral Nimitz* longent la chaîne des îles du Pacifique, débordent les chaînons et mènent une lutte tenace qui se terminera par la bombe de Hiroschima — totalement superflue, selon Liddell Hart.

Invasion de l'Italie. Dès le 10. 7. 43, les 1re A. britannique (Clark) et 7. A. américaine (Patton) entreprennent la conquête de la Sicile. La chute de l'île entraîne celle de Mussolini. Et lorsque la 8. A. britannique prend pied dans le talon de la botte, l'Italie change de camp.

Kesselring, qui la défend, s'entend à utiliser les Apennins de façon plus habile que les généraux alliés, estime Liddell Hart (qui, cependant, fait une exception pour le gén. Guillaume, commandant le C.A. français).

En juin 1944, alors que les forces alliées sont le double de celles de la Wehrmacht, et mènent une lutte onéreuse, les Américains auraient suggéré de suspendre l'offensive dans la Péninsule. C'était risquer de voir les forces allemandes libérées aller renforcer celles de Normandie, tandis que les troupes alliées rendues disponibles n'eussent été d'aucun secours durant la phase cruciale du débarquement, étant

donné que les effectifs prévus pour l'exécuter étaient limités par le nombre des moyens de transport.

Le débarquement en Normandie. Le 6 juin 1944, les Alliés réussissent — entreprise hasardeuse, mais magistralement préparée — à établir une tête de pont qui va servir de tremplin au gros de leurs forces *entièrement motorisées.* Face à ces puissants moyens, les Allemands opposent des colonnes hippomobiles et des unités de Pz. paralysés par une *aviation* 30 fois plus forte que la Luftwaffe. Cette supériorité, Liddell Hart pense qu'elle eût suffi à écraser la Wehrmacht, même si celle-ci avait réussi à repousser l'envahisseur.

Jusqu'alors, cependant, les *bombardements stratégiques* n'avaient pas obtenu les résultats espérés. La population des villes, solidement en mains, avait tenu le coup et des individus isolés ne se rendent pas à un bombardier. Plus grave encore, la production de munitions n'avait pas sensiblement diminué. Tout autre se révéla l'aviation alliée à partir du débarquement. Plus précise et mieux dirigée, on la vit, avec efficacité, briser des contre-attaques, entraver le ravitaillement et peu à peu paralyser les centres de production du matériel de guerre.

La capitulation sans conditions. En 1942, un certain nombre d'Allemands anti-nazis avaient fait parvenir aux Alliés un plan destiné à renverser Hitler. Ils demandaient quelles assurances leur seraient données en vue de la paix ? Leur demande resta sans réponse et, du même coup, une possibilité d'écourter la guerre fut écartée. C'est plutôt à la prolonger qu'aboutit la mesure, insensée et à courte vue, prise par Roosvelt, Churchill et Staline, d'exiger la *reddition sans conditions* des adversaires. Elle ne fut utile qu'à Hitler et aux Japonais, partisans de la lutte, auxquels elle fournit une aide précieuse.

Aussi la guerre « non nécessaire » continua-t-elle « sans nécessité » à dévaster le monde et à exiger le sacrifice de millions d'êtres humains, à seule fin, conclut Liddell Hart, de favoriser la domination communiste sur l'Europe centrale.

Bien qu'approuvée par l'opinion publique, la décision d'exiger la capitulation sans condition se révéla une lourde faute plus stratégique que politique. Son résultat fut non seulement de prolonger la guerre, mais encore de compromettre la paix. Une autre faute, celle d'avoir mésestimé les Japonais, avait été sévèrement punie.

Au regard de graves erreurs de ce genre, qui ne se renouvelleront plus jusqu'à la fin de la guerre, les querelles des généraux passent au second plan. Ce sont des plaidoyers tendant à exagérer les mérites personnels et à dénigrer ceux des collègues alliés, Les plus brillants d'entre eux furent à l'occasion les plus maladroits. Aurea mediocritas ! A lire les mémoires, il ne semble pas que les vues de leurs auteurs aient exercé une influence marquée sur la durée de la guerre. On en peut dire autant du haut commandement, auquel revient cependant le mérite d'avoir évité les hécatombes de vies humaines qui saignèrent à blanc les armées de la 1re guerre mondiale.

Un journal, celui du général *Alanbrooke*, chef de l'E.-M. impérial dès décembre 1941, retient l'attention de Liddel Hart, qui n'y trouve aucune mention du fait que ce général aurait conçu la stratégie qui a gagné la guerre et induit les Américains à le suivre. On y insiste en revanche sur la nécessité de rouvrir la Méditerrannée pour assurer le trafic avec l'Extrême-Orient, mais on s'oppose à un débarquement en Afrique du Nord, jugé irréalisable et sans valeur. Celui-ci réussit. *Alanbrooke* reproche à *Eisenhower* d'avoir tardé à foncer sur Bizerte et Tunis. Or, cette lente progression engagea Hitler et Mussolini à commettre l'imprudence d'envoyer de nombreuses divisions à Tunis où, isolés par les forces navales britanniques, près de 200 000 hommes durent capituler le 6 mai 1943. Deux mois plus tard, leur absence se fit sentir en Sicile, insuffisamment défendue et envahie.

Lorsque ce fut le tour de l'Italie, le général *Kesselring*

réussit à rallier la Wehrmacht et à ralentir sérieusement l'attaque des Alliés qu'*Alanbrooke* reproche aux généraux américains d'avoir menée trop prudemment.

Le fait est que Rome ne fut atteinte que le 4 juin 1944, soit deux jours avant le déclenchement de l'opération Overlord (débarquement en Normandie), à laquelle *Alanbrooke*, persuadé qu'elle aboutirait à la pire des catastrophes, était résolument opposé. C'est au contraire à l'effet de la hâter que *Marshall*, chef d'E.-M. des armées américaines, satisfait d'avoir, vers Foggia, conquis des places d'envol permettant aux bombardiers d'étendre leur rayon d'action, songeait à suspendre l'offensive dans la Péninsule.

Les Américains n'y participèrent qu'à contre-cœur.

Retardée par les événements, la *décision de déclancher Overlord* en mai 1944 fut prise à Téhéran, à la fin de 1943, au grand étonnement des Américains, qui, loin de soupçonner les intérêts et les vues lointaines de Staline, le croyaient opposé au projet. Or rien ne pouvait mieux lui convenir que de voir ses alliés s'éloigner des Balkans et intervenir le plus loin possible vers l'Ouest.

En Normandie, *le débarquement* s'effectua sous les ordres de *Montgomery*, vivement critiqué par les Américains. Et lorsque *Eisenhower* reprit le commandement de l'ensemble, c'est sur lui que convergèrent les critiques des Britanniques, particulièrement de Montgomery, lequel entra en outre en conflit avec Bradley et son subordonné insubordonné Patton (surnommé le « Monty américain »).

La réussite du débarquement ne désarma pas le pessimisme d'*Alanbrooke*. Toutefois, la *prépondérance politique et stratégique ayant passé aux Américains*, son influence sur la conduite des opérations — comme aussi celle de Churchill qui s'est déclaré le « lieutenant » de Roosvelt — fut négligeable. Montgomery ne conserva la prédominance tactique que dans sa zone d'opérations.

Qui est responsable du *retard mis à poursuivre la Wehrmacht de la Normandie au Rhin* ? On a voulu l'imputer à

Eisenhower qui aurait attaqué sur un front trop étendu. Ce n'est toutefois pas prouvé.

A l'aile gauche, *Montgomery* qui agissait avec *Hodge*, disposait d'un ravitaillement bien supérieur à celui de *Patton* lequel, à l'aile droite, n'avait reçu, en ravitaillement supplémentaire que 500 T par jour, au total 2500 T. Ses moyens, Montgomery les aurait gaspillés dans une attaque aéroportée, parfaitement inutile, vers Tournai qui entraîna la perte quotidienne de 800 T et cela durant six jours d'une importance cruciale.

Ce n'est pas la seule faute que Liddell Hart impute à Montgomery. Plus fatal encore est l'arrêt que ce dernier ordonna du 4 au 7 septembre vers Bruxelles et Anvers. Et pourtant, après avoir forcé la Seine, n'avait-il pas proclamé vouloir traverser le Rhin avant que l'adversaire n'ait eu le temps d'en occuper la rive orientale ? Certes, les Britanniques eurent l'occasion de se refaire. Liddell Hart estime toutefois que l'arrêt fut motivé moins par ce besoin que par l'idée préconçue que la Wehrmacht ne parviendrait plus à se rallier.

Il faut dire que les Alliés ne s'attendaient pas à un tel effondrement de l'adversaire, déjà en août, et que les auteurs du plan n'avaient pas prévu ce cas : aucun préparatif n'avait été fait en vue d'une exploitation rapide et lointaine. Il est oiseux de se reprocher mutuellement les fautes et retards survenus au cours de la poursuite. Tous, selon Liddell Hart, étaient fautifs avant qu'elle n'ait été engagée.

* * *

Le capitaine Liddell Hart termine son exposé par l'examen de la *valeur des généraux anglo-américains*. S'il place *McArthur* au-dessus de tous, il remarque cependant que ce qui caractérise un grand chef — tels Manstein, Guderian et Rommel — c'est l'habileté à manœuvrer, à tenir tête à un adversaire plus riche en moyens. Or, conclut-il, les généraux anglo-américains disposaient d'une telle supériorité en hommes et en matériels qu'il est difficile d'évaluer leur valeur réelle.

Colonel E. LÉDERREY